



HAL
open science

De Pyrrhon à Cicéron, entre logique et rhétorique

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. De Pyrrhon à Cicéron, entre logique et rhétorique. Atelier Montaigne : Recherches sur les Essais et la pensée moderne : Workshop Thinking with Montaigne in Early Modern Culture, École normale supérieure, Paris, Jun 2018, Paris, France. halshs-01863427

HAL Id: halshs-01863427

<https://shs.hal.science/halshs-01863427v1>

Submitted on 11 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

A. Legros, CESR

DE PYRRHON À CICÉRON, ENTRE LOGIQUE ET RHÉTORIQUE

Commentaire de texte présenté le 30 juin 2018 à l'École Normale Supérieure de Paris (Ulm) au cours d'une séance de l'Atelier Montaigne : « Recherches sur les *Essais* et la pensée moderne »,

« Thinking with Montaigne in Early Modern Culture », Workshop organisé par Jean-Charles Darmon (USR « République des savoirs », CNRS-ENS-Collège de France), Emiliano Ferrari (Lyon 3, IRPhI) et Thierry Gontier (Lyon 3, IRPhI) avec le soutien du LabEx TransferS, du LabEx Comod (Lyon), de l'Université Jean Moulin Lyon 3 (IRPhI) et du University of Chicago Center in Paris.

Texte soumis à examen, à la suite d'une intervention de Sylvia Giocanti (Université de Toulouse) : *Les Essais*, II, 12, de « Zenon peignoit de geste » (éd. Villey-Saulnier, p. 503) à « que ce qu'ils croient. » (p. 504).

Résumé

Si, sans négliger l'apport de Pierre Villey quant à la genèse du texte des *Essais*, on substitue à ses strates ou couches abécédaires les moutures successives de chaque édition importante (1580-1582, 1588, 1595) ainsi que le texte hybride et intermédiaire de l'Exemplaire de Bordeaux, on décèle dans les pages à commenter, toutes philosophiques, trois étapes de production : un exposé didactique soucieux de logique et de clarté qui poursuit la « leçon » sur le pyrrhonisme (309 mots), puis un prolongement de cet exposé par une longue addition d'un seul tenant et fortement oratoire qui apporte quelque couleur au propos mais pas vraiment d'idée nouvelle, sinon pour insister sur la liberté du sceptique, ce qui n'est pas rien (644 mots), enfin quelques citations latines des *Académiques* de Cicéron brièvement commentées, qui inscrivent ces pages dans une réflexion mieux nourrie sur les différents scepticismes (885 mots). L'exemplaire est ici intégré au commentaire selon la chronologie des textes. Le titre a été choisi après coup, mais je conserve le caractère oral et parfois enjoué de cette communication, donc aussi l'absence de notes.

Clés

Scepticisme(s) - Pyrrhonisme - Cicéron - Zénon - Dogmatistes - Liberté - Genèse - Dialectique - Rhétorique - Amplification - Troubles civils - Contraintes éditoriales - Diachronie - Genèse - Citations - Sentences peintes.

De Pyrrhon à Cicéron, entre logique et rhétorique

Aristote, Platon, Zénon, Panetius, Stoïciens, Épicuriens, Pyrrhoniens ou Épéichistes : ce sont là noms de philosophes, noms d'écoles ou traditions philosophiques. Que vient donc faire le littéraire dans cette galère ? Littéraire : un mot en voie de disparition... J'ai failli demander à nos aimables organisateurs de me confier plutôt la page suivante, où sont au moins rassemblées quelques *phonai skeptikai* que j'ai rencontrées naguère au plafond de la « librairie » de Montaigne (Legros, *Essais sur poutres*, 2000). Mais ceci est une commande, donc je ne me déroberai pas, même si, pour pasticher l'auteur de notre chère « Apologie », qui répondait lui aussi à une commande, nous pouvons penser que « ce serait mieux la charge d'une personne versée en la philosophie que de moi qui n'y sais rien. » « Toutefois, ajoutait-il, je juge ainsi... ». Je jugerai donc moi aussi, avec d'autant plus de témérité que je sais pouvoir compter sur l'oratrice précédente pour corriger ou compléter mes dires.

Tout en m'inspirant de l'édition abécédaire de Villey mise en ligne par Philippe Desan pour l'Université de Chicago, j'ai préféré, comme vous pouvez le constater sur l'exemplier, travailler à partir des textes originaux des éditions de 1580 et 1588, puis du texte hybride de l'Exemplaire de Bordeaux, enfin de l'édition de 1595, tous ouvrages dont les fac-similés et les éditions numériques sont consultables et téléchargeables sur le site des Bibliothèques Virtuelles Humanistes, section Monloe, *i.e.* « Montaigne à l'œuvre ». Je vous convie donc à une sorte d'étude de genèse, dont le point de départ sera le texte publié en 1580 chez Millanges, qui comprend 309 mots, soit un peu moins de la moitié du texte L'Angelier de 1588 (644 mots) et un peu plus du tiers du texte L'Angelier de 1595 (885 mots), texte, rappelons-le, indispensable à la restauration de celui du très précieux exemplaire de travail appelé « Exemplaire de Bordeaux ». Cette approche diachronique a pour moi l'avantage de souligner le caractère organique et vivant d'un livre toujours en croissance, comme ces robustes *putti* du titre-frontispice de 1588 au milieu desquels Montaigne a écrit de sa main en épigraphe l'hémistiche virgilien que tout le monde ici connaît bien : *Viresque acquirit eundo*. Même si je n'ai à cuire aujourd'hui, comme à l'école, qu'une tranche de 150 grammes d'*Essais* !

« [262] [...] tant soit elle legiere. [add. EB 1] Or cete assiete de leur jugement droite & inflexible, recevant tous objectz sans application & consentement, les achemine a leur atara- [263] xie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion & science que nous pensons avoir des choses. D'ou naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderés, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouveleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté & la plus part des maux corporels. Voire ils s'exemptent par la de la jalousie de leur discipline. Car ils debatent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche a leur dispute. Quand ils disent que le poisant va contrebas, ils seroient bien marris qu'on les en creut, & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer leur dubitation & surceance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions que pour combatre celles qu'ils pensent que nous aions en nostre creance. Si vous prenés la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire a soustenir : tout leur est un : ils n'y ont nul choisis. Si vous établissez que la nege soit noire, ils argumentent au rebours, qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny [264] l'un, ny l'autre, c'est a eus a maintenir qu'elle est tous les deus. Si par certain jugement vous établissés, que vous n'en sçavés rien, ils vous maintiendront que vous le sçavés. Voire & si par un axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez, ils vous iront debatant que vous n'en doutés pas, ou que vous ne pouvez juger & établir que vous en doutez. Et par cete extremité de doute qui se secoue soy mesme ils se separent & se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons le doute & l'ignorance. [add. 1588] [add. EB 2, 3, 4 biffée, 5, 6, 7]. Leurs façons de parler sont [...] ».

- Ce texte didactique poursuit la présentation des « Pyrrhoniens ou Epechistes », dont il vient d'être dit que parmi les trois facultés de l'âme, « l'imaginative, l'appétitive et la consentante », ils laissaient la dernière « ambiguë » et s'interdisaient d'en juger. Montaigne ne s'intéresse ici aux fondamentaux des pyrrhoniens que pour mieux éclairer leur pratique, car l'épéichisme est d'abord cela, une pratique, une ascèse de l'intelligence. C'est pour s'y exercer que Montaigne avait fait peindre à son plafond des sentences sceptiques prises de Sextus, de Diogène Laërce, mais aussi d'autres traditions apparentées. Parmi elles, l'adverbe *arrèpôs*, « sans pencher », dissuade de toute inclination. On ne saurait mieux dire quand on est une poutre !

• Cette première mouture n'épargne pas les connecteurs logiques, mais la conjonction « Or » qui relie ces lignes aux précédentes n'introduit pas en moyen français une objection, seulement une progression. La première phrase de cet extrait rappelle que le pyrrhonien est un épéichiste, c'est-à-dire, étymologiquement, quelqu'un qui « tient bon » (*epechein*), qui maintient fermement la position d'équilibre entre deux dogmes contraires, qui lutte en permanence contre la tentation de ce « consentement », soit affirmatif soit négatif, qui fait de nos esprits, pour des raisons en partie grammaticales, de véritables fabriques dogmatiques. Tel est l'ennemi pour les pyrrhoniens, et le mot n'est repris que pour dire que leur refus de ce concept est à la base de leur pratique.

• Cette pratique est aussi une méthode, en ce sens qu'elle conduit, qu'elle « achemine » quelque part, bref qu'elle est au service de ce qu'il faut bien appeler une sagesse. Par rapport à l'extrait précédent, la première phrase de celui-ci rappelle le but poursuivi : « l'ataraxie » ou absence de troubles. Même s'ils n'en ont certes pas le monopole, les pyrrhoniens adoptent ce concept-là, reçu de Démocrite. Montaigne a pu trouver le mot *ataraxia* dans Sextus Empiricus, qui rappelle au livre I de ses *Hypotyposes* que la suspension de jugement à laquelle les pyrrhoniens veulent parvenir de façon durable, n'est pour eux qu'un moyen d'accéder à cette assiette paisible de la tranquillité d'âme, *telos* et but ultime de leur philosophie. Plus loin dans l'« Apologie », il tendra cependant à confondre le but et le moyen quand il définira « l'ataraxie » comme « immobilité de jugement ».

• Le mal à combattre est pour les pyrrhoniens l'idée que nous nous faisons des choses, en particulier des biens à conquérir et des comportements induits par ces croyances. La phrase introduite par « d'où » consécutif ouvre en quelque sorte la boîte de Pandore. Onze sentiments y sont énumérés, tous présentés comme fils et filles d'une conviction qu'on a imprudemment laissé s'installer faute de l'avoir combattue par la « dubitation ». Outre la crainte, l'ambition et l'« avarice », autrement dit l'avidité, plusieurs font allusion, semble-t-il, aux guerres civiles du temps : par exemple l'amour de nouveleté, la rébellion, la désobéissance, l'opiniâtreté et la « superstition » au sens du grec *deisidaimonia*, religion dévoyée. « Troubles » (faut-il le rappeler ?) est aussi le mot dont usent, toujours au pluriel, Montaigne et ses contemporains pour désigner ces guerres intestines. Le verbe grec *tarassein* (« troubler ») est peint sur une solive de la « librairie » dans une sentence d'Épictète : *Tarassei tous anthropous ou ta pragmata alla ta peri tôn pragmatôn dogmata*, ainsi traduit dans les *Essais* (I, 14) : « Les hommes sont tourmentez par les opinions, qu'ils ont des choses, non par les choses mêmes ». C'est bien la même idée, que le texte étend ici, au-delà des péchés capitaux ou des passions de l'âme, jusqu'à « la plupart de nos maux corporels ». Est-ce à dire que ces derniers font plus ou

moins souffrir selon l'opinion qu'on en a, comme le dit à peu près le titre du chapitre 40 du livre I : « Que le goust des biens et des maux despend en bonne partie de l'opinion que nous en avons » ?

- La suite signale l'importance technique du débat chez les pyrrhoniens. Comme Marie de Gournay le dira un jour à peu près de Montaigne, ce que les pyrrhoniens veulent obtenir en débattant, c'est que leurs adversaires « désapprennent » ce qu'ils croyaient savoir. La phrase explicative introduite par « car » (« Car ils debaten d'une bien molle façon ») permet de mieux comprendre la surenchère précédente (« Voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline », ils évitent autrement dit tout zèle sectaire, toute ardeur à démontrer et convaincre). Il ne s'agit pas pour le pyrrhonien de gagner en convaincant, mais d'amener l'adversaire à renoncer à ses certitudes sans jamais lui imposer les siennes, vu qu'il n'en a aucune. L'exemple consécutif de la pesanteur est assez plaisant, qui fait état d'une évidence que personne ne songerait à contester, même si elle n'a pas encore trouvé sa loi (Newton) : l'objet lourd tombe, telle est la proposition avancée par le pyrrhonien à seule fin que l'adversaire s'ingénie à démontrer qu'il ne tombe pas. Il n'est pas sûr que Montaigne épouse ici la cause épéichiste, et d'ailleurs dans cet exposé d'historien occasionnel de la philosophie il n'avait pas à le faire.

- C'est sans doute pour cette raison qu'il emploie, avec la distance souhaitable, le possessif « leur » devant « dubitation » et « surséance de jugement », comme il l'avait fait plus haut pour « leur ataraxie », au sens de : ce qu'ils appellent ataraxie, dubitation, surséance de jugement, trois concepts clés de leur « secte ». Dans une page des « Boiteux » où il vient de mettre en doute les prétendues expertises des démonomanes sur les sorciers, l'auteur se calque sur ces pyrrhoniens qui savent riposter à une assertion par une autre, mais qui « seraient bien marris qu'on les en crût ». Écoutons Montaigne : « Je ne serais pas si hardi à parler, s'il m'appartenait d'en être cru : Et fut, ce que je répondis à un grand, qui se plaignait de l'âpreté et contention de mes enhortements. Vous sentant bandé et préparé d'une part, je vous propose l'autre, de tout le soin que je puis : pour éclaircir votre jugement, non pour l'obliger. Dieu tient vos courages et vous fournira de choix » (II, 11). La référence à Dieu exceptée, quoi de plus pyrrhonien, non seulement dans le texte mais dans la vie même de son auteur ?

- La suite du texte emprunte davantage aux ressources de la rhétorique, qui se présente comme une série d'assauts et de parades, tous introduits par une quintuple anaphore de « si » conditionnel. D'une opposition théorique entre « pyrrhoniens » et « dogmatistes » à la 3^e personne, en passant par l'emploi de « nous » et de « on » qui permet de distinguer les « épéichistes » du commun des mortels auxquels sont associés l'auteur et ses lecteurs, on

arrive insensiblement à l'usage massif de la 2^e personne du pluriel « vous », répétée douze fois, qui place les lecteurs seuls en face des pyrrhoniens devenus maîtres d'armes. Car c'est bien d'escrime qu'il s'agit dans cette manière d'hypotypose où, selon la définition qu'en donne Quintilien, il y a au moins autant à voir qu'à entendre. Cinq assauts en tout, et le dernier extrême, introduit par « Voire et si » pour nouvelle surenchère. Le premier exemple, paradoxal, est lui aussi plaisant. Cette fois, c'est le lecteur qui sert : la neige est noire (je dis « servir » car les théoriciens de l'escrime du temps appariaient souvent escrime et jeu de paume, où l'on use des mêmes mots). On peut penser que le débatteur pyrrhonien se donne le beau rôle, mais s'il répond que la neige est blanche, pour nous une évidence, il n'en est, lui, nullement convaincu. Tout au plus en parlera-t-il comme d'une « apparence », ce mot qu'on trouve si souvent chez Montaigne et qui n'est pas synonyme de « paraître » opposé à « être ». Il le fait seulement pour apporter la contradiction, puis il pousse sa contre-attaque en proposant qu'elle est à la fois noire et blanche. Il aurait pu de même proposer qu'elle n'est ni l'une ni l'autre, comme la sentence d'Aulu-Gelle que Montaigne a transportée des « Annotations » d'Estienne sur Sextus à son plafond, puis dans son livre : *Ou mallon outôs êkhei è hékeinôs è oudétérôs*, « Il n'est non plus ainsi qu'ainsi ou que ni l'un ni l'autre. »

- L'adversaire véritable du pyrrhonien, c'est l'assertion obstinée, opiniâtre, qu'il pousse jusque dans ses derniers retranchements, soit négative comme dans « je ne sais pas », soit affirmative comme dans « je doute », toutes deux contradictoires dans les termes. On connaît la façon dont Montaigne infléchit la première par l'interrogation « Que sais-je ? ». On est ici invité à faire de même pour la seconde, beaucoup plus vertigineuse : « Est-ce que je doute ? » Le doute lui-même peut être dogmatique, et c'est souvent ainsi qu'on l'entend quand on se déclare soi-même sceptique, avec un petit sourire de supériorité. Le pyrrhonien qui doute a tellement d'aversion pour les certitudes et les « axiomes », qu'il va jusqu'à douter qu'il doute.
- Laissant la leçon d'escrime, la fin de l'extrait fait de cette « extrémité de doute » le critère permettant de distinguer les pyrrhoniens, sceptiques radicaux, des sceptiques en quelque sorte modérés, ceux qui admettent par exemple la vraisemblance ou la probabilité. Substituée à celle de la mollesse, l'image de la secousse, évoque celle, très physique, par laquelle l'homme qui a reçu un purgatif expulse à la fois ce dont il voulait se purger et le purgatif lui-même. Montaigne empruntera plus loin cette analogie à Sextus (I, 28), y ajoutant seulement sa petite touche végétale : « Quand ils prononcent, J'ignore, ou, Je doute, ils disent que cette proposition s'emporte elle-même quant et quant le reste : ni plus ni moins que la rhubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle-même. » Il s'agit moins de dispute que d'hygiène mentale, pour laquelle la suite va proposer quelques

sentences concises en usage dans la « secte », comme autant de pilules pharmaceutiques, voire de *mantras* interchangeables, à utiliser chaque fois qu'en nous ou hors de nous la machine à dogmes se remet en marche.

• Disons enfin que cette « extrémité de doute » n'est pas sans rappeler l'adresse médiane de l'apologiste de Sebond à sa royale commanditaire : « ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes. » L'« Apologie » est un duel à quatre, où Montaigne, venant prêter main forte à Sebond, s'est chargé en priorité de l'adversaire le plus coriace, trop dangereux pour le théologien catalan du siècle précédent.

1588

« Pourquoi ne leur sera-il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert à l'autre jaulne, à eux aussi de doubter, est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue. Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement & sans choïs, voire le plus souvant avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuvent hippothequez, asserviz et collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre : [add. EB 2] pourquoi à ceux icy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, [211v] & considerer les choses sans obligation et servitude [add. EB 3] Vaut-il pas mieux demeurer en suspens que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie à [sic] produictes ? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion que de se mesler à ces divisions seditieuses & quereleuses ? [add. EB 4 biffée] [add. EB 5]. Car prenez le plus fameux party qu'il vous plaira, il ne sera jamais tel & si seur, qu'il ne vous faille pour le deffendre attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette meslée. Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'Eternité de l'ame, & desdire & desmentir Platon là dessus, & à eux il sera interdit d'en doubter ? [add. EB 6]. Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est : si c'est un sçavent [sic], il est præoccupé. Ils se sont reservez un merueilleux avantage au combat, s'estans deschargez du soing de se couvrir & de se deffendre. Il ne leur importe qu'on les frape, pourveu qu'ils frappent, & font leurs besongnes de tout : s'ils vainquent, vostre proposition cloche, si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance, si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien, s'ils ne le

sçavent pas prouvier [*sic*], il est bon de mesmes [*add. EB 7*] : leurs façons de parler sont [...] ».

- Parmi les retouches textuelles apportées dans l'édition de 1588, je signalerai seulement le remplacement de « leur » par « la » devant « dubitation et surséance », qui ainsi perdent leur valeur de concepts pyrrhoniens spécifiques. Qu'il ait été rédigé en une ou plusieurs fois, le texte nouveau est d'un seul tenant, ou plutôt d'une seule pièce, cousue à la précédente. On ne sait comment et sur quel support s'est effectuée cette opération. Sans même parler de l'adjonction du livre III encore inédit, le passage au format in-quarto a nécessité une mise au net intégrale du texte imprimé de 1582, augmenté des « six cents additions » annoncées au titre-frontispice. Ce qui est certain, c'est que des additions aussi ou plus longues ne pouvaient trouver place dans les marges des in-octavo de 1580 et 1582.

- Malgré un certain flottement dans l'usage typographique des points d'interrogation, l'addition groupe d'abord trois questions qui sont autant de revendications : celle du droit de douter comme d'autres s'accordent celui d'affirmer ou de nier, celle du droit de ne pas choisir entre deux propositions, celle du droit de juger en toute indépendance et liberté. C'est peut-être ce dernier mot, « liberté » (une liberté qu'il faut « maintenir », en grec *épéchein*) qui concentre l'essentiel de l'apport du texte ajouté en 1588. Dans ce discours rapporté (selon l'incise « disent-ils »), les pyrrhoniens revendiquent pour eux cette « liberté » et rejettent leurs adversaires du Portique et du Jardin à la « servitude » à partir du moment où ils sont les produits de la coutume et de l'éducation (formatage) ou qu'ils ont reçu l'empreinte d'une « rencontre » fortuite, sans doute celle d'un maître qui a ravi leur jugement avec la force d'une « tempête » (émotion forte). L'usage de métaphores est sans doute le deuxième apport de la mouture de 1588 : « hypothéqués », « collés », « démordre », plus loin « s'infrasquer », autrement dit « s'empêtrer », étymologiquement se couvrir de branches, « épouser » pour « approuver » ou « adhérer ». Et surtout « mêlée » et « se mêler », qui réintroduisent l'image du combat, mais cette fois collectif, à la faveur de trois nouvelles questions à réponses induites que l'anaphore assène comme autant de coups de boutoir : « Vaut-il pas mieux ?... « Vaut-il pas mieux ? »... « Vaut-il pas mieux ? ». Ici la rhétorique l'emporte sur la logique, pour dire à peu près les mêmes choses qu'en 1580, mais en engageant cette fois auprès des dogmatistes stoïciens et épicuriens, Platon et Aristote, théoriciens de l'immortalité de l'âme, sujet dont traite longuement l'« Apologie » pour mettre en doute tout ce qu'on peut affirmer ou nier à ce propos en se servant de la seule raison.

• « Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette mêlée ? » Affleure ici de nouveau, me semble-t-il, mais plus nettement, la préoccupation des guerres civiles et de leurs nouveaux développements. Le vocabulaire est plus guerrier qu'en 1580 : « parti », « défendre », « attaquer », « combattre », « combat », « frapper », « se couvrir ». La phrase sur le « parti fameux et sûr » qu'il faut défendre pourrait être mise en rapport avec cette déclaration de III, 10 : « Je me prends fermement au plus sain des partis. Mais je n'affecte pas qu'on me remarque spécialement, ennemi des autres, et outre la raison générale. » Car le non-engagement ou dégagement proposé ici comme préférable (ce qui est d'ailleurs en contradiction avec le *ouden mallon*, le « rien plus » pyrrhonien) concerne la pensée, non l'action, comme cela est bien précisé plus loin en même lieu : « De se tenir chancelant et métis, de tenir son affection immobile, et sans inclination aux troubles de son pays, et en une division publique, je ne le trouve ni beau, ni honnête ». L'action peut fort bien se passer de délibération : *More duce et sensu*, dit une poutre : « je suis la coutume et ce que je ressens ». C'est aussi l'avis des pyrrhoniens, qui n'entendent pas être des souches. En s'inscrivant dans leur sillage on se prémunit seulement contre le fanatisme, l'activisme ou l'agitation, non contre l'action elle-même.

• Après une dernière question, qui s'apparente plutôt à une exclamation indignée revendiquant en somme l'interdiction d'interdire, voici maintenant une phrase qu'on a du mal à rattacher au contexte et qui aurait pu être insérée après coup, comme Montaigne le fait souvent sur l'Exemplaire de Bordeaux : « Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est : si c'est un sçavent, il est præoccupé. » Enfant et savant sont donc également mauvais juges, l'un par trop d'ignorance non docte, l'autre par trop de savoir qui lui fait tout voir à travers le système de pensée qu'il s'est construit. Cette coïncidence des contraires rappelle la fin du chapitre « Des vaines subtilités » (I, 54, texte de 1582) : « si ces *Essais* étaient dignes, qu'on en jugeât, il en pourrait advenir à mon avis, qu'ils ne plairaient guère aux esprits communs et vulgaires, ni guère aux singuliers et excellents : ceux-là n'y entendraient pas assez, ceux-ci y entendraient trop : ils pourraient vivoter en la moyenne région. »

• Toute la fin renoue avec l'hypotypose du duel, qui utilise de nouveau les mêmes tours : accumulation de conditionnelles par « si », réengagement des lecteurs sous la bannière du « vous » combattant. Les échanges sont plus serrés qu'en 1580, mais le contenu est le même et la forme est analogue. Montaigne dit quelque part que son style est souvent influencé par l'auteur qu'il vient de lire. C'est vrai aussi de Montaigne relecteur de lui-même, si on en juge par cette longue addition de 1588 où on le voit reprendre ses propres tours pour allonger son texte, quitte parfois à se paraphraser. Au point qu'on peut même se demander si, en

prolongeant ainsi son texte de 1580, en cousant cette pièce supplémentaire à sa rhapsodie, il n'a pas d'abord voulu complaire au nouvel éditeur à une date où le privilège royal accordé à l'ancien prenait fin (Hoffmann, *Montaigne's Career*, 1998). Rappelons-nous ce qu'il dit en III, 9 pour justifier le troisième allongement de ses *Essais* : « Mon livre est toujours un : sauf qu'à mesure, qu'on se met à le renouveler, afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vides, je me donne loi d'y attacher quelque emblème supernuméraire. »

1595

Le texte manuscrit d'EB et le texte imprimé de 1595 (suivi ici) ne sont pas, ici du moins, si différents qu'on ne puisse étudier dans l'un et l'autre, pris ensemble, les corrections effectuées et les nouveaux « emblèmes supernuméraires » ajoutés dans ce que Montaigne appelle la « sixième édition » de ses *Essais* (différences toutefois signalées ci-dessous par plusieurs soulignements). Je m'en tiendrai d'ailleurs à ces additions, au nombre de sept, dont deux citations latines brièvement commentées et je laisserai la citation latine ajoutée puis biffée qui a été transportée en un autre chapitre. Ces additions postérieures à 1588 ont presque toutes été inspirées par la lecture des *Académiques* de Cicéron, que Montaigne a lus, selon Pierre Villey, dans l'édition des *Opera* par Victorius (Venise, 1534-1537) ou dans sa reprise par Robert Estienne (Paris, 1538-1539). Si Villey a relevé dans les *Essais* de 1588 une dizaine d'emprunts à ce traité qui pose la question de l'accès à la connaissance, il en compte une trentaine sur EB et en 1595, des citations pour plus de la moitié. Dans les échanges qui vont suivre, Sylvia Giocanti, qui a dirigé un ouvrage collectif mis en ligne en 2013 intitulé « Fécondité des *Académiques* de Cicéron dans l'histoire du scepticisme », parlera sans doute mieux que moi des ajouts manuscrits que je vais maintenant brièvement commenter. non sans avoir lu l'article de Luiz Eva, « Montaigne et les *Academica* de Cicéron », qu'elle a accueilli dans sa publication. Je renvoie à cet article pour une meilleure appréciation de la place qu'occupent les *Académiques* dans les *Essais*.

Addition 1 : « Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : La main espandue et ouverte, c'estoit apparence : la main à demy serrée, et les doigts un peu croches, consentement : le poing fermé, comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science. »

• Montaigne joint les gestes de Zénon le stoïcien tels qu'ils sont décrits par Cicéron dans les *Académiques* (II, 47) aux paroles de Plutarque sur les trois facultés de l'âme, qui chez lui, sont pourtant au nombre de quatre, rangées par ordre progressif de certitude, jusqu'à validation ou verrouillage. Rien de moins pyrrhonien. Si Zénon trouve sa place ici avec un propos aussi

dogmatique, c'est sans doute au nom d'une tradition dont les *Essais* se font ailleurs l'écho : « Pyrrho et autres Sceptiques ou Epechistes, de qui les dogmes, plusieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des sept sages, et d'Archilochus, et d'Eurypides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent, qu'ils sont encore en recherche de la verité » (II, 12). C'est d'ailleurs en tant que sceptiques que trois d'entre eux, Homère, Euripide et Xénophane, ont eu les honneurs de l'inscription au plafond de la « librairie » de Montaigne, dans une sorte de tir groupé de leurs sentences. Gageons que c'est aussi et peut-être surtout pour sa mimique que Zénon a été invité dans cette marge, illustrant cette tirade bien connue sur l'intelligence des mains : « Quoi des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, etc. » Une pensée ici pour la gorille Koko, qui vient de mourir à 47 ans et qui connaissait entre 500 et mille signes du langage des sourds-muets avec lesquels elle communiquait avec son entourage. Montaigne eût aimé converser avec elle.

Addition 2 : « ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt [Cicéron, *Premiers Académiques*, II, 3 : vers quelque doctrine qu'ils soient poussés comme par une tempête, ils s'attachent à elle ainsi qu'à un rocher]. »

- L'insertion de cette citation imagée est sans doute due à l'évocation précédente de la tempête, mot repris ici en latin. Les dogmatistes sont implicitement comparés à des mollusques, qui adhèrent sans réflexion préalable et sans véritable choix au rocher de la secte philosophique où la tempête les a déposés. Les mots « hypothéquer » et surtout « collés » s'ajustent bien à cette image dépréciative d'une adhésion due au hasard quand elle n'est pas conditionnée. Adhésion cependant opiniâtre, souvent définitive.

Addition 3 : « Hoc liberiores *Et* solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas [Cicéron, *ibid.* : D'autant plus libres et indépendants qu'ils ont un entier pouvoir de juger]. N'est ce pas quelque *avantage*, de se trouver desengagé *de* la necessite, qui *bride* les autres [en italique, ici et ci-dessous, lettres rognées sur EB]. »

- La citation latine renchérit sur la considération de la liberté du sceptique en précisant à quoi il doit cette liberté : à son indépendance par rapport aux systèmes de pensée déjà constitués, qui encadrent le jugement de leurs disciples et en diminuent par conséquent les possibilités d'exercice. Le bref commentaire qui suit ajoute une nouvelle question rhétorique qui permet d'opposer le cou libre du cheval sceptique au cou bridé du cheval dogmatiste.

Addition 4 : « Qu'iray-je choisir ? Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. Voilà une sottise responce : à laquelle il semble pourtant que tout le dogmatisme arrive :

par qui il ne vous [err. pour nous sur EB] est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. »

• Sauf erreur, ce bref développement marginal en forme de dialogue ne doit rien à Cicéron. On y voit le dogmatiste agacé d'avoir un adversaire qui, pour ainsi dire, ne joue pas le jeu et qui, selon lui, n'affiche son ignorance que pour esquiver le combat. Refusant de choisir entre deux propositions contraires, le pyrrhonien les laisse aller et venir sur sa balance ou balançoire, tandis que le dogmatiste tranche, fort de la doctrine à laquelle il se réfère. Malgré ce qui a été dit de l'engagement politique auquel Montaigne n'a pas voulu échapper, il est possible que cette question du choix lui ait été posée, voire imposée, choix à faire non pas entre les deux partis qui s'affrontaient en France de son temps (il dit en III, 1, que par bonheur les lois l'ont « choisi parti et donné un maître »), mais entre les « dogmes » dont ces partis se réclamaient et qui nourrissaient leur « querelle ». Dogmatisme et fanatisme ici vont de pair, qui ne supportent pas ceux qui refusent de choisir entre *pro* et *contra*, entre « j'aime » et « j'aime pas », bref qui ne leur ressemblent pas. Le dogmatisme apparaît ainsi, dans cette brève et incisive addition prudemment présentée (« il semble »), comme le masque théorique d'une simple *libido dominandi*. Je pense ici à cette page du *Scarmentado* de Voltaire où le héros, pour entrer dans la ville, doit dire s'il est pour le mouton noir ou pour le mouton blanc. Ainsi parlent les tyrans, qu'ils soient seuls ou en groupe. Ne pas répondre surtout qu'on est pour les deux, ou pour aucun des deux, ou pour un mouton métis, un mouton gris encore à inventer...

Addition 5 : « S'il est loisible à Panætius de soutenir son jugement *autour* des aruspices, songes, oracles, vaticinations, *desquelles* choses les Stoiciens ne doutent aucunement : Pourquoi un sage *n'osera*-il en toutes choses, *ce que* ce *tuy-cy* ose en celles qu'il a apprises de ses maîtres, établies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur. »

• Où l'on retrouve Cicéron et ses *Académiques* (II, 33), mais également le « si » conditionnel et le tour interrogatif qui lie de nouveau cette addition au texte imprimé, et encore la notion de « consentement » d'où toutes ces considérations sont issues. Cinquième scolarque du Portique, donc « professeur », Panétius de Rhodes était censé transmettre l'intégralité de ce qu'il avait appris de l'école comme « sectateur » ou disciple. On sait qu'il ne reprend pourtant pas à son compte la théorie physique de la déflagration initiale ni la croyance en l'immortalité de l'âme et aux pratiques divinatoires. L'éminent stoïcien, qui devait être le gardien des dogmes de la secte a donc introduit la contestation et au moins le doute dans le dogmatisme stoïque. Voilà qui complique encore les choses, s'il faut maintenant distinguer entre stoïciens

de stricte et de commune observance. En s'asseyant pour ainsi dire sur le « consentement » qu'il enseigne et en gardant jalousement sa liberté de penser et de douter, Panétius infléchit par conséquent le stoïcisme dans le sens du scepticisme. Toute une postérité peut se réclamer de cet affranchissement, de ce choix, de cette « hérésie » tout en restant fidèle à certains dogmes de l'école. Tel fut le cas de Cicéron.

Addition 6 : « Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inueniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur [Cicéron, *Seconds Académiques*, I, 12 : Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons d'un poids égal dans des partis opposés, on puisse plus aisément des deux côtés s'abstenir d'affirmer]. Et font estat de trouuer bien plus facilement, pourquoi une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas, que ce qui est ; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croient. »

- La citation de Cicéron s'accorde ici à une sentence de Sextus sur les *antikeimena*, que Montaigne avait fait peindre à son plafond : *Panti logô; logos isos antikeitai*, « À tout argument s'oppose un argument de force égale ». Le commentaire qui suit nomme quelques-uns des sujets qui pouvaient être ainsi traités « de part et d'autre à la fois », ou comme le dit encore une poutre de Montaigne, *iudicio alternante*, autrement dit par un discours alternatif *pro et contra*. Le penchant que les pyrrhoniens montrent ici pour le *contra* détruit cependant l'équilibre affirmé dans la citation latine entre deux forces qui, en s'annulant, interdisaient l'assertion.

Pour augmenter son texte en vue d'une « sixième édition », l'auteur des *Essais* a donc puisé à pleines mains dans les *Académiques* après 1588. Il n'est pas sûr que sa présentation de l'enseignement des « skeptiques ou épéichistes » aient gagné en clarté. Du moins a-t-il trouvé dans plusieurs citations de quoi colorer un propos quelque peu austère. Comme l'a bien montré, je crois, Luiz Eva dans l'article mentionné, en lisant ou relisant le traité de Cicéron qui traite de la question de la connaissance, Montaigne en est venu à rapprocher, voire à « amalgamer » les scepticismes pyrrhonien et académique que Sextus lui avait appris à distinguer.

Si l'on en juge toutefois par les sentences de la « librairie », il n'avait pas attendu de lire ou relire les *Académiques* pour enrôler sous la bannière d'un scepticisme généralisé et en quelque sorte prophylactique Xénophane, toutefois plus académique que pyrrhonien (« La claire vérité, aucun homme ne l'a sue, aucun homme ne la saura »), Euripide (« Qui sait ? Ce qu'on appelle être mort, c'est peut-être vivre ? Et vivre, c'est peut-être mourir ? »), Homère

(« Il y a prou loi de parler partout et pour et contre »), et même l'Ecclésiaste (« Homme, tu ne sais pas si ceci est plus avantageux que cela ou s'ils le sont tous deux tout autant »).

Une brève remarque pour finir : sur l'exemplaire d'Anvers (édition de 1595), Marie de Gournay a corrigé « vous » en « nous », conformément à la leçon d'EB. Les éditions des *Essais* selon 1595 ne reprennent pas toujours cette minime, mais indispensable correction.